

MAY SCHINASI

### Femmes afghanes. Instruction et activités publiques pendant le règne *amâniya* (1919–1929)

En janvier 1921, une école de filles (*maktab-e masturât*) ouvre à Kabul. L'inauguration fait l'objet d'un compte-rendu dans *Amân-e afghân*, le grand journal de la capitale; dans son discours, la directrice souligne que c'est la première fois qu'une telle école se voit créée. Pour donner la mesure de l'événement, on rappellera que, jusque-là, les filles sont absentes de l'Instruction publique afghane et les femmes de la vie publique, qu'elles sont la partie invisible de la société: le terme même qui les désigne ici, ar. *mastura*, plur. *masturât*, «voilée, cachée», dit opportunément la discrétion à laquelle elles sont tenues<sup>1</sup>.

*Amân-e afghân* nous apprend que l'école Masturât, comme on la nommera ci-après, est dirigée par des dames de la famille royale et que le nombre des élèves atteint la cinquantaine; mais sur son fonctionnement et sur l'enseignement dispensé, on ne saura presque rien par des écrits ni ce jour-là ni par la suite<sup>2</sup>.

A peu près tout ce que nous savons de cette école provient de source orale. Les détails donnés ici ont été recueillis à Kabul dans les années soixante-dix lors de conversations avec des Afghanes appartenant aux premières générations de fillettes scolarisées, qui avaient bien voulu rassembler leurs souvenirs. A elles revient la meilleure part de cet article.

Traditionnellement, en Afghanistan, pays musulman, l'univers de la femme embrasse l'intérieur de la maison où se déroule la vie de la famille; ses compétences couvrent la vie domestique et ménagère – la cuisine, les soins à apporter aux enfants et les travaux d'aiguille –, elle règle les événements familiaux. Dès l'âge de la puberté, en dehors du cercle familial, elle cache son visage et sa personne sous un voile ample. Les fillettes font à la maison l'apprentissage du savoir-faire domestique et ménager; dans certaines familles, elles apprennent parfois, avec des maîtres privés (*mo'allemîn-e khânagi*), à lire, à écrire et à réciter le Coran (*talawât*), tandis que l'acquisition d'un savoir à l'extérieur de la maison est réservée aux garçons.

---

<sup>1</sup> A cette époque, on voit davantage utilisé l'arabe *masturât*, «voilées, cachées», *mokhaddarât*, «gardées loin du regard des hommes», *nesâ* et *neswân*, «femmes», que le persan *zan*, «femme».

<sup>2</sup> A l'exception de quelques années, incomplètes, d'*Amân-e afghân*, la plupart des titres de presse parus pendant le règne d'Amânollâh (1919–1929) ne sont pas accessibles.

Traditionnellement aussi, c'est dans les écoles religieuses (ar. *madrassa*, plur. *madâres*) attenantes aux mosquées de quartier que ceux-ci apprennent, outre la lecture et l'écriture, la récitation du Coran et des rudiments de sciences religieuses. Quand est introduit en Afghanistan l'enseignement de type moderne au début du XX<sup>e</sup> siècle, au début du règne de l'émir Habibollâh, toujours réservé aux garçons, il n'est pas envisagé pour les filles<sup>3</sup>.

L'absence de scolarisation pour les filles ne signifie pourtant pas qu'il n'y eut pas de lettrées parmi les Afghanes au cours des temps. Il est même remarquable que ce soit l'une d'entre elles qui, pour la première fois d'une manière aussi exhaustive que possible, se soit intéressée à ses pareilles dans une anthologie publiée en 1952 par la Société historique de Kabul<sup>4</sup>.

Ces femmes, cependant, restent insuffisamment connues. Si leur naissance dans le clan royal Mohammadzay et leur vie dans le cadre privilégié de la cour, dans la capitale, ont contribué à la notoriété de quelques-unes, la condition modeste d'autres femmes écrivains, poètes surtout, originaires de Kabul ou à plus forte raison de la province, a permis à peu d'entre elles de se faire connaître. Tout ou partie de leurs oeuvres manuscrites reste encore, sans doute, dans le domaine privé.

On rappellera ici quelques noms seulement, ceux, par exemple, d'Âesha-ye Afghân (morte en 1820), la première Afghane à avoir eu son oeuvre poétique intégralement publiée dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, une publication lithographiée, qui plus est, datant des premiers temps de l'imprimerie afghane<sup>5</sup>, et de Bibi Sangi, dont quelques vers seulement, au contraire, sont connus<sup>6</sup>, ceux de Maryam-e Kanizak et Sanawbar-e Âjeza, deux soeurs originaires de Herât<sup>7</sup>, et d'autres, plus proches dans le temps, comme ceux de Mastura-ye Ghôri (m. 1928)<sup>8</sup>, Mahbuba, de Herât<sup>9</sup> et Makhfi, du Badakhshân<sup>10</sup>. Parmi les

<sup>3</sup> A.H. Ziai (1954), *L'enseignement traditionnel et l'enseignement moderne dans l'Afghanistan du XXème siècle*, thèse non publiée, Paris, Faculté des lettres. Ce travail porte essentiellement sur l'enseignement dispensé aux garçons; enquêtes à l'appui, menées en 1946-1947 dans les établissements scolaires de garçons de Kabul et des régions voisines, l'auteur indique que «l'absence d'enquêtes [dans les établissements de filles] ne signifie pas l'ignorance complète des femmes dans la société traditionnelle» (p. 170); il parle du «décalage» entre l'enseignement des filles et celui des garçons. L'enseignement des filles n'est pas davantage abordé dans la thèse, antérieure à celle de Ziai et, elle, publiée, de A. Ahmad Fofelzay (1941), *Das afghanische Schulwesen der Gegenwart*, Léna, ni dans un rapport, postérieur, du ministère afghan de l'Education, *Education in Afghanistan During the Last Fifty Years* (1968), Kabul.

<sup>4</sup> M. Rahmâni (1331/1952), *Pardaneshinân-e sokhanguy*, Kabul. Société historique (*anjoman-e târikh*), 23.

<sup>5</sup> Â'esha Dorrâni (1305/1888), *Qasâyed-e hamdiya wa na'tiya wa mahdiya*, éd. Mir Mohammad Azim, *monshi Abd or-Razzâq*, Kabul; S. Guyâ (1311/1932), «Shâ'era-ye afghân», *Majalla-ye kâbol* V/12, pp. 14-17; *Amân on-neswân* 4 (1304/1925), pp. 78-87; et Rahmâni (1952), pp. 53-55.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 78-80.

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 75-76.

<sup>9</sup> S. Guyâ (1310/1931), «Shâ'era-ye heri», *Majalla-ye kâbol* V/5, pp. 12-15; Rahmâni (1952), pp. 70-75; et Gh. H. Nawwâbi (1354/1975), *Mahbuba-ye herawi* [Kabul].

<sup>10</sup> *Divân-e makhfi* (s. d.), Lahore; Mohammad Ebrâhim (1313/1934), «Yak shâ'era-ye

Mohammadzays, la moindre d'entre elles ne fut pas une arrière-petite-fille de Soltân Mohammad-e Telâ'i, jeune épouse de l'émir Habibollâh: Olyâ Jenâb (m. 1910), fille de Mohammad Yusof, douée d'un fin sens artistique, éduquée, il est vrai, en Inde, où ses parents avaient été exilés, et familière pour cette raison de la langue urdu, fit oeuvre de traductrice<sup>11</sup>; d'autres qui avaient acquis à Kabul, auprès de maîtres particuliers, des notions de sciences religieuses et profanes et montré du goût pour l'étude et des dispositions pour les arts, se distinguèrent selon leurs dons: une petite-fille du même Soltân Mohammad-e Telâ'i, Âmena Fedawi (1859-1925), fille de Nur Mohammad, composa des poèmes (*ghazal*) avant de terminer sa vie dans la piété<sup>12</sup>, tandis qu'une fille de l'émir Dôst Mohammad, Fâtema Soltân, dite Fâtu Jân ou Âghâ Jân (m. 1930)<sup>13</sup>, et sa fille Tâjwar Soltân avaient un don pour la calligraphie<sup>14</sup> et qu'Halima, plus connue sous le surnom de Bôbô Jân (1865-1925), autre petite-fille de Dôst Mohammad et épouse de l'émir Abd or-Rahmân, aimait la poésie et la musique<sup>15</sup>.

Pour Amânollâh, qui succède à son père Habibollâh en février 1919, la scolarisation des filles est une priorité qui a sa place dans le programme de réformes qu'il veut réaliser en Afghanistan. Pendant les deux premières années du règne, la conquête de l'indépendance et la reconnaissance de cette indépendance par les puissances du monde d'une part, la mise en place de ministères chargés d'organiser le pays sur des bases modernes et l'élaboration de règlements d'autre part, sont des préoccupations majeures<sup>16</sup>. Néanmoins, au ministère de l'Instruction publique (*nezârat-e ma'âref*)<sup>17</sup>, où l'année 1920 est particulièrement féconde en projets et décisions, l'établissement d'un «programme destiné à une école de filles (*tartib-e prôghrâm-e maktab-e neswân*)» est précisément l'un des dix-neuf projets débattus lors de la toute première réunion du nouveau Comité scientifique (*anjoman-e elmiya*) convoqué le 7 juin. Le compte-rendu de cette importante réunion est publié dans *Amân-e afghân*<sup>18</sup> et, sept mois plus tard, le même journal annonce l'ouverture effective

---

mo'âser, makhfi -e badakhshi», *Majalla-ye kâbol* IV/5, pp. 39-46; *Zan* (ca 1960), Kabul, pp. a-d; et L.W. Adamec (1987), *A Biographical dictionary of contemporary Afghanistan*, Graz, p. 100.

<sup>11</sup> Shebli No'mâni (1311/1932), *Al-fâruq*, trad. de l'urdu par Olyâ Jenâb, Lahore, dont des extraits sont publiés dans *Majalla-ye kâbol* (1311/1932) II/4, pp. 42-48 et 95-96, et II/5, pp. 25-30; A. Hamilton (1906), *Afghanistan*, Londres, p. 362; et E. et A. Thornton (1910), *Leaves from an Afghan scrapbook*, Londres, p. 71.

<sup>12</sup> Rahmâni (1952), pp. 81-82.

<sup>13</sup> M.E. Khalil (1339/1960), *Mazârât-e shahr-e kâbol*, Kabul, p. 131.

<sup>14</sup> A.W. Föfelzay (1342/1963), *Honar-e khatt dar afghânestân*, Kabul, pp. 34 et 134, fac-similé.

<sup>15</sup> Rahmâni (1952), pp. 82-83.

<sup>16</sup> J. Castagné (1921), «Notes sur la politique extérieure de l'Afghanistan depuis 1919 (Missions et traités)», *RMM* 48, pp. 1-72; et L. B. Poullada (1973), *Reform and Rebellion in Afghanistan, 1919-1929*, Ithaca.

<sup>17</sup> Pour désigner les ministères, le terme *nezârat*, «contrôle, surveillance», emprunté à l'administration ottomane du XIX<sup>e</sup> siècle, sera remplacé par *wezârat* au début de l'année 1921.

<sup>18</sup> *Amân-e afghân* I/14, pp. 5b-8, du 5 juillet 1920.

d'une école de filles à Kabul<sup>19</sup>. Innovation absolue dans le système scolaire afghan, approuvée par les dix-huit membres du Comité moins de deux ans après l'accession au trône d'Amânollâh, c'est une ouverture qui fait date.

Il faut bien voir cependant que cette innovation procède aussi, pour une grande part, d'une initiative du palais où les dames de la famille royale jouent les premiers rôles. Car la famille de la reine, la famille de Mahmud Tarzi, ministre des Affaires étrangères, est plus qu'une famille de lettrés, c'est une école de pensée.

Arrivé en Afghanistan au début du siècle à la suite de l'amnistie décrétée par l'émir Habibollâh en faveur des exilés du règne précédent, Mahmud Tarzi a introduit en Afghanistan un certain nombre d'idées-forces dont il s'était nourri dans l'Empire ottoman. Pendant les deux décennies qui ont suivi son retour, Tarzi a eu une grande influence à la cour afghane; il a exposé ses vues dans *Serâj ol-akhbâr* (1911–1918), le journal que l'émir l'a autorisé à publier, où il a parlé, entre autres sujets, d'indépendance nationale, de science et de progrès technologique, d'unité des musulmans, d'acquisition du savoir, du rôle de la femme dans la famille et la société et d'éducation<sup>20</sup>.

Prince, Amânollâh a fait partie non seulement du cercle des sympathisants, mais aussi de celui de la famille de Tarzi dont il a épousé la troisième fille, Sorayâ, en 1913. La famille dans laquelle il est entré est une famille différente de celles qu'il a connues jusque-là au palais et dans la société kabulie.

Petites filles à leur arrivée en Afghanistan, Sorayâ et ses soeurs ont reçu chez elles, à Kabul, une éducation dirigée par un père et une mère qui avaient vécu hors d'Afghanistan, dans l'Empire ottoman, à Damas, la ville d'origine d'Asmâ Rasmiya où ils s'étaient mariés. Fille d'un commerçant, Sâleh Mohammad, muezzin à la mosquée des Omeyyades, Asmâ Rasmiya est une femme instruite qui souhaiterait que la société afghane fasse aux femmes une place plus juste<sup>21</sup>. Elle remplace auprès de ses filles une école qui n'existe pas encore; toutes sont vêtues à l'occidentale, elles donnent le ton. Ainsi, avec le soutien de l'émir et de ses parents, Sorayâ préside—t-elle tout naturellement à la fondation de l'école Masturât: elle-même avec le titre d'inspectrice (*mofattessa*), sa mère avec celui de directrice (*modira*) et sa soeur aînée, Khayriya, dite Bibi Shâmi, avec celui de sous-directrice (*nâyeb modira*) en sont les fondatrices; elles en suivront le développement.

L'école Masturât n'est pas située dans l'enceinte du palais, mais dans le quartier de Shahrârâ dans une maison appartenant à Ali Ahmad, anciennement

<sup>19</sup> *Ibid.* V32, p. 6b, du 22 janvier 1921.

<sup>20</sup> M. Schinasi (1979), *Afghanistan at the beginning of the twentieth century. Nationalism and journalism in Afghanistan. A study of Serâj ol-akhbâr (1911–1918)*, Naples.

<sup>21</sup> Sur Asmâ Rasmiya (1877–1945) et ses filles, voir N.H. Dupree (1988), «Victoriana comes to the Haremserai in Afghanistan. Viktorianischer Stil erobert den afghanischen Haremserail», P. Bucherer–Dietschi, éd., *Bauen und Wohnen am Hindukush*, Liestal, pp. 138 et 142, photo; et sur les femmes afghanes à travers les âges, voir *Women in Afghanistan. A Progress report* (1977), Kabul, texte repris, illustré et mis à jour dans F. Rahimi (1986), *Women in Afghanistan. Frauen in Afghanistan*, Liestal.

ministre de l'Intérieur (*nâzer-e dâkheliya*), alors en disgrâce. Elle compte une cinquantaine d'élèves, fillettes et jeunes filles, jeunes princesses, demi-soeurs, nièces et cousines d'Amânollâh, et filles de familles en vue, réparties dans deux classes<sup>22</sup>.

Des femmes lettrées ont été engagées comme professeurs. Elles ne sont pas nombreuses dans une société où l'éducation des filles n'est pas dans les moeurs; issues de familles cultivées au sein desquelles elles ont reçu une instruction basée essentiellement sur les études religieuses, mais aussi approfondies, parfois, en certaines matières profanes, elles sont les pionnières, restées dans l'ombre, de l'enseignement féminin. On nommera Maryam, la première d'entre elles, fille d'Abd ol-Bâqi, de Sorkhâb (Maymana), chargée du persan et de l'histoire, qui avait fréquenté le harem de Nasrollâh, le frère de l'émir Habibollâh, dont elle instruisait les enfants, et Homayrâ, sa nièce, fille du peintre-dessinateur Gholâm Mohammad, chargée de l'art<sup>23</sup>. Il y a la mère du poète Mir Gholâm Hazrat, dit Shâyeq Jamâl, Âmena ar-Rasul, fille de Mir Gholâm Fâruq, appelée Âkhund, qui avait déjà enseigné le persan aux princesses, au palais cette fois. Et encore la mère de Khwâja Atiqollâh, Fâtema de son nom, et Khadija, dite Mo'allema-ye khayyâti, cousine de la reine, professeur de couture, qui enseigne aussi la musique<sup>24</sup>, et une Indienne, soeur (ou épouse ?) d'un émigrant (*mohâjer*) musulman – comme il y en avait un grand nombre à Kabul à l'époque –, professeur de géographie et de mathématiques. Pour ces quelques noms connus, plus d'un sans doute aurait mérité de ne pas tomber dans l'oubli.

Le nombre des élèves augmentant rapidement, cinq classes primaires sont bientôt constituées, l'école change. Elle change d'abord de local, puisqu'elle déménage au coeur de la ville dans le quartier de Deh Afghânân, face au lieu dit la Mare aux canards, dans un élégant pavillon, Golestân Sarây, plus grand, donné à l'école par l'ancienne reine Bôbô Jân, épouse d'Abd ol-Rahmân, qui y résidait depuis la mort de l'émir<sup>25</sup>.

De nouvelles responsables sont appelées: deux soeurs, cousines de la reine, Belqis et Rôh Afzâ, filles de Mohammad Zamân<sup>26</sup>, qui deviennent respectivement directrice et secrétaire (*monshi'a*), et une surveillante générale (*sarmobassera*) en la personne de Firôza, dite Badr os-sarâri, une épouse de l'émir Habibollâh, originaire du Nuristan, la reine et son autre soeur, Huri, restant à la tête (*sarmofattessa*) de l'école<sup>27</sup>.

<sup>22</sup> Voir Annexe, photo n° 1.

<sup>23</sup> Maryam et Gholâm Mohammad seront respectivement à l'origine d'une lignée familiale aux talents divers, une des dernières représentantes en date étant Senzil Nawid, historienne, professeur aux Etats-Unis, University of Arizona.

<sup>24</sup> Petite-fille de Gholâm Mohammad «Tarzi», son père, Gol Mohammad, a été directeur de l'Imprimerie de Kabul.

<sup>25</sup> Mir Shams od-dîn (1347/1928), *Seyâhat-e afghânestân*, Lahore, p. 48, en urdu; et Rahmâni (1952), p. 83.

<sup>26</sup> Mohammad Zamân, fils de Gholâm Mohammad «Tarzi», chargé de la bibliothèque (*khâzen ol-kotob*) de l'émir Habibollâh, devint directeur de la Bibliothèque nationale créée par Amânollâh en 1920.

<sup>27</sup> *Amân-e afghân* VI6, p. 5b, du 10 juin 1924, la sous-inspectrice (*wakila-ye mofattessa*) et

Le nombre de professeurs, lui aussi, augmente. On connaît encore Â'eshâ, dite Bibi Khuri, qui enseigne le Coran et les sciences religieuses, Bibi Khâjô, professeur de cuisine, et une certaine Bibi Kô (?). Et des professeurs hommes font leur entrée à l'école, à commencer par l'émir Amânollâh lui-même qui met en pratique une méthode à lui d'enseignement de l'alphabet restée connue sous le nom de «*tarz-e ghâzi* (Méthode Ghâzi)», du surnom honorifique «*ghâzi* (le Victorieux)» que lui avait valu la conquête de l'indépendance afghane; à son arrivée de Berlin en février 1923, Gholâm Mohammad—e Rassâm, déjà nommé, vient donner des cours de dessin; deux poètes de renom, *sufî* Abd ol—Haqq Bitâb et *qâri* Abdollâh, enseignent le persan, tandis que Fayz Mohammad, qui est passé du ministère des Affaires étrangères à celui de l'Instruction publique où il a fonction de gérant (*wakil*), vient parler de relations sociales (*ejtemâ'i*) et qu'un Indien, Jamâl od—din, en Afghanistan depuis de nombreuses années, professeur à l'école Habibiya, enseigne les mathématiques et les sciences; il y a encore un certain Mohammad Aziz, dit Nâder (?).

Des étrangères enfin, comme on commençait à en voir à Kabul, arrivées en Afghanistan à titres divers, sont mises à contribution: une Turque, Âdela Haydar, épouse d'un officier turc en service, et à partir de 1925, Madame Iven, une Allemande, épouse du directeur de la nouvelle école allemande, qui donne des leçons de cuisine et d'art ménager<sup>28</sup>, une autre Allemande, une des premières étrangères à avoir épousé un Afghan, connue, comme c'est l'usage, sous le nom de son mari, Khânôm—e Alef Khân, une Suisse, W. Colin, institutrice au palais, et d'autres Indiennes, épouses d'émigrants<sup>29</sup>.

L'école Masturât fonctionna pendant tout le règne d'Amânollâh (1919—1929) à l'exception de quelques mois de fermeture en 1924. Cette année—là, en réaction à une réforme qui empiétait sur leur indépendance, les tribus de la région de Khôst étaient entrées en révolte et une Grande Assemblée (*lôya jerga*) nationale se réunit à Paghmân pour examiner les solutions d'apaisement. En réalité, sous la pression des chefs religieux, les *olamâ*, les plus hostiles aux changements, l'Assemblée débattit de diverses questions qui avaient fait l'objet de réformes auxquelles ces éléments conservateurs s'opposaient; on débattit notamment de l'éducation à l'extérieur de la maison des fillettes et surtout des jeunes filles soumises au port du voile.

Devant l'Assemblée, Amânollâh fournit des arguments qui allaient, selon lui, dans le sens des convictions et des prescriptions religieuses sur lesquelles se fondaient les *olamâ*. Il cita la Tradition (*hadis*) selon laquelle «la recherche du savoir est une obligation pour tous les musulmans, hommes et femmes»; il dit la nécessité de ne pas laisser les femmes dans l'ignorance, pour qu'elles soient

---

la directrice, non nommées, de l'école Masturât reçoivent la médaille de deuxième échelon de l'Instruction publique.

<sup>28</sup> G.L. Leszczyński (1925—1926), «Schul— und Pressewesen in Afghanistan», *Der Neue Orient* 3—4, p. 73.

<sup>29</sup> *Amân—e afghân* III/11—12, pp. 3b et 7a, du 13 janvier 1923.

capables à leur tour d'instruire leurs enfants à la maison; il dit approuver le port du voile pour les jeunes filles approchant de la puberté et décrivit l'école, sous-entendu l'école Masturât, comme un lieu justement protégé où les professeurs étaient des femmes; il donna l'exemple d'autres pays musulmans qui, avec l'accord de leurs *olamâ*, comptaient, eux, «plus d'une seule école de filles»<sup>30</sup>.

Les conservateurs l'emportèrent. L'Assemblée prit fin le 31 juillet. L'école Masturât ferma<sup>31</sup>. L'Allemand S. Beck, témoin de l'époque, note que, trois mois plus tard, on vit les écolières de nouveau dans la rue, se rendant non pas à leur établissement habituel, mais au palais royal<sup>32</sup>; là, en accord avec le règlement autorisant les écoles privées (*makâteb-e khânagi*), l'enseignement reprit quelque temps dans une des tours habitables du mur d'enceinte donnant sur le jardin du ministère des Affaires étrangères, Borj-e Kampônâr. La fermeture, pas plus que la réouverture, de l'école officielle ne fut mentionnée dans la presse. Car l'école rouvrit.

Ecole élémentaire (*ebtedâ'iyâ*) à l'origine, l'école Masturât se développa pour assurer également un enseignement secondaire (*roshdiyâ*); en 1926, selon un témoin oculaire, elle comptait trois cent une élèves, dont deux cent quatre-vingt-dix dans le primaire et onze dans le secondaire<sup>33</sup>, et en 1928, selon un autre témoin, huit cents élèves<sup>34</sup>.

Le programme d'études comprenait les matières traditionnellement enseignées dans les écoles de garçons, à savoir la religion (*diniyât*), la langue persane (*fârsi*) et la calligraphie (*khatt, mashq*), l'orthographe (*emlâ*) et le style (*enshâ*), le calcul (*hesâb*) et la géométrie (*hendesa*), l'histoire (*târikh*) et la géographie (*jogh râfyâ*), le dessin, auxquelles furent ajoutés la musique et les travaux d'aiguille, ceux-ci valant, à l'occasion, des prix aux plus expertes<sup>35</sup>.

Pour les matières essentielles, le ministère de l'Instruction publique avait entrepris la publication des livres scolaires indispensables, adaptés aux différentes classes (*senf*). Compositions originales ou traductions, quelques-uns étaient expressément destinés aux classes de filles, comme l'indiquent les pages de titre

<sup>30</sup> *Ruydâd-e lôya jerga-ye dâr os-soltana-ye kâbol 1303* (1304/1925), Kabul, pp. 330-334.

<sup>31</sup> Leszczyński (1925-1926), p. 73; et «Is Afghanistan Closed ?» (1927), *The Moslem World*, p. 167.

<sup>32</sup> S. Beck (1928), «Das Afghanische Strafgesetzbuch vom Jahre 1924 mit dem Zusatz vom Jahre 1925», *Die Welt des Islams*, Band 11, Heft 1/2, p. 77, n. 7; et *Nezâm-nâma-ye makâteb-e khânagi*, Kabul, 9 mizân 1302 / 29 septembre 1923.

<sup>33</sup> Mir Shams od-dîn (1928), p. 71; et F. Taillardat (1928), «Le voyage du roi Aman Ullah», *L'Asie Française*, p. 69.

<sup>34</sup> J. Fleming (1929), «The Afghan Tragi-comedy», *Asia* 29, p. 470.

<sup>35</sup> *Amân-e afghân* IV/4, p. 8a, du 26 juin 1923, distribution annuelle des prix; et IV/10-11, pp. 12b et 13a, du 21 août 1923, lors de la Fête de l'indépendance célébrée au début d'août à Paghmân, des prix de tricot, broderie, couture et peinture sont décernés à Zobayda, Bahrawara, Hamida, Râ-be'a-ye awwal, demi-soeur d'Amânollâh, et Kobrâ, ainsi qu'à leur professeur de couture, Mo'allema-ye khayyâti.

d'un manuel de lecture et d'un autre de religion, et celle d'un ouvrage d'économie ménagère<sup>36</sup>; et comme l'indique une série, en quatre volumes, de biographies de femmes, musulmanes pour la plupart et célèbres à quelque titre, approuvée par le ministre en exercice Fayz Mohammad et destinée aux élèves les plus avancées, les élèves des quatre premières classes du cycle secondaire<sup>37</sup>. *Amân-e neswân* s'inspirait d'une série du même genre parue en 1911–1912 dans *Serâj ol-akhbâr*. Alors que les Afghanes n'avaient pas accès aux études et n'étaient qu'exceptionnellement lettrées, avec «*Nâmwarân-e zanân-e jahân* (Femmes célèbres à travers le monde)», Mahmud Tarzi s'adressait quand même à d'éventuelles lectrices, mais surtout aux hommes qui gouvernaient le pays et les âmes et, répondant aux critiques soulevées par cette publication, il posait carrément la question: «Quelles dispositions faut-il envisager pour prévenir l'ignorance des femmes et leur donner, dans l'avenir, une instruction et une éducation ?»<sup>38</sup>. La réponse était donnée dix ans plus tard avec l'école Masturât.

C'est à Kabul que, dans tous les domaines, les efforts étaient concentrés. La cour et le gouvernement ainsi qu'une poignée de familles qui leur étaient liées d'une façon ou d'une autre avaient, dans une large mesure, accès les premiers aux nouveautés. L'école Masturât et les écoles de garçons, Amâniya, de langue française (1923), et Amâni, de langue allemande (1924), à leurs débuts, ne firent pas exception. Au fil des années, cependant, avec l'augmentation du nombre des demandes, le recrutement s'élargit à des familles d'origines moins favorisées. De nombreuses écoles primaires de garçons ouvrirent dans différents quartiers de la capitale et en province: selon *Amân-e afghân*, il y avait cent quatre-vingt-deux écoles dans le pays en 1928<sup>39</sup>.

Pour les filles, des trois écoles dont l'ouverture avait été annoncée au début de la décennie dans une déclaration royale, seule l'école Masturât semble avoir répondu à l'attente de la reine, l'école Ismet (Esmat) n'éveillant qu'un vague souvenir chez les personnes interrogées et l'école professionnelle n'en éveillant aucun<sup>40</sup>. A lire l'annonce du ministère de l'Instruction publique invitant à se faire connaître ceux qui souhaitaient inscrire leurs filles dans une nouvelle école primaire qu'il avait décidé d'ouvrir à Kabul, l'idée d'Amânollâh était pourtant

<sup>36</sup> Qârî Abdollâh (1302/1923), *Qerâ'at-e fârsi-e panjom barâ-ye neswân*, Kabul; Abd ol-Haqq (1302/1923), *Ketâb-e panjom-e diniyât. Makhsus-e makâteb-e neswân*, Kabul; et Moham-madi Bêgom (1307/1928), *Edârat od-dâr râje' ba-eqtesâd wa akhlâq-e bayti*, trad. Mohammad Hosayn, Kabul.

<sup>37</sup> *Amân on-neswân barâ-ye senf-e I [-II -III -IV] -e roshdiya-ye onâsiya* (1304/1925). Kabul, 4 vol.

<sup>38</sup> *Serâj ol-akhbâr* III/10, p. 10b, du 28 janvier 1914.

<sup>39</sup> *Amân-e afghân* IX/31, p. 7c, du 15 août 1928.

<sup>40</sup> S. Nawid (1987), *King Amanullah and the Afghan U/ama*. Religious Response to Reforms, 1919–1929, thèse non publiée, Tucson, University of Arizona, pp. 268–269, traduction de la déclaration royale. Voir aussi *L'Afghanistan nouveau* (1924), Paris, p. 47; J. Castagné (1929), «Le Mouvement d'émancipation de la femme musulmane en Orient», *REI* 2, p. 191; et A.R. Benawa (Binawâ) (1963), «The first women's journal published in Afghanistan», *Afghanistan News* 6/65, p. 5.

bien que l'école Masturât ne restât pas la seule école de filles<sup>41</sup>. En tout cas, parmi les sept établissements fonctionnant à Kabul en 1928 – un chiffre donné par une Américaine de passage pendant l'été de cette année-là<sup>42</sup> – l'école Masturât, avec un effectif passé de cinquante à huit cents élèves en moins de huit ans, resta «la grande école (*maktab-e kalân*)». Une seule autre école primaire est connue, ouverte tardivement à Sch Dokân dans le quartier de Chendâwal, dont le professeur principal (*sarmo'allema*), une certaine Râbe'a, fille de *monshi* Nazir, appartenait à une famille de lettrés venue de l'Inde.

Le développement, spectaculaire, de l'école Masturât n'est pas le seul résultat des efforts déployés sous Amânollâh pour la cause des femmes afghanes. Secondant les desseins de Mahmud Tarzi, son mari, en même temps qu'elle prenait la direction de l'école, Asmâ Rasmîya préparait le premier journal féminin, dont elle prit également la direction, aidée par la même Rôh Afzâ déjà nommée – désormais dite *monshi'a* ou secrétaire – en tant qu'éditrice principale (*sarmoharrera*). (Pudeur habituelle, seules les initiales de leurs deux noms figurent sur l'en-tête du périodique). Hebdomadaire paraissant le jeudi, le premier numéro d'*Ershâd on-neswân* est daté du 27 hut 1299 / 17 mars 1921, mais il n'y a pas d'indication claire quant à la durée de sa parution<sup>43</sup>.

Donnant des nouvelles aussi bien locales que de l'étranger, axées sur le monde des femmes, *Ershâd on-neswân* raconte comment, en dehors des manifestations familiales et amicales privées, les Afghanes, désormais, participent, entre elles, à une vie sociale élargie. On les voit, par exemple, se réunir en foule au jardin de Bâbor à l'occasion du premier jour de l'An, fête aussi du printemps (*Nawruz*, 21 mars), et pour d'autres fêtes; à pied, en carriole ou dans les autobus de la première ligne de transport en commun desservant depuis peu ce lieu de récréation, elles affluent avec leurs enfants en bas âge, pour profiter des plaisirs de la fête et de l'étalage d'échoppes tenues ce jour-là par des femmes aussi; à la fête populaire (*mêla*), se joignent les autorités officielles et les élèves de l'école Masturât qui se font remarquer, au moins dans un cas et pour l'une d'entre elles, une Kobrâ de la classe de cinquième, par un plaidoyer en faveur de l'éducation des femmes et du voile de fabrication locale plutôt qu'étrangère<sup>44</sup>. Car, pour la masse des femmes, le voile traditionnel, pour sortir de chez soi, reste en usage.

<sup>41</sup> *Amân-e afghân* IV/23–24, p. 7a, du 13 octobre 1923.

<sup>42</sup> M. Mott-Smith (1929b), «Behind the purdah in Afghanistan», *Travel* 54, p. 51.

<sup>43</sup> A.R. Binawâ (1330/1951), «Ershâd on-neswân», *Aryânâ* IX/6, pp. 14–20, art. non consulté; et *id.* (1963), pp. 4–5; Mâyel Herawî (1341/1962), *Mo'arrefi-e ruznâma-hâ, jarâyed, majallât-e afghânestân*, Kabul, pp. 1–3; et M.K. Âhang (1349/1970), *Sayr-e žurnâlizm dar afghânestân*, Kabul, pp. 166–172, avec, p. 167, un fac-similé de la première page d'*Ershâd on-neswân* I/3, du jeudi 11 hamal 1300 / 31 mars 1921, numéro que l'auteur décrit en détail. Ces deux derniers auteurs ne mentionnent pas de livraisons postérieures aux numéros 13 et 14 de juin 1921, tandis que *Women in Afghanistan* (1977), p. 8, écrit que le journal «was published regularly through 1925».

<sup>44</sup> Âhang (1970), p. 169; et *Amân-e afghân* IV/4, p. 6, du 6 juin 1923. A l'époque du séjour de Masson en Afghanistan, les femmes se réunissaient déjà, de façon habituelle, le samedi, dans le jardin de Bâbor, voir Ch. Masson (1844), *Narrative of various journeys in Balochistan, Afghanistan, the Panjab & Kalât*, Londres, II, p. 241.

Il y a par ailleurs des occasions, officielles, où sont réunies autour de la reine des dames que distinguent leur situation, leur talent ou leur activité. L'anniversaire de l'indépendance et de l'accession d'Amânollâh au trône, célébré à la date précise à la fin de l'hiver, donne lieu, à Kabul, à de telles réunions. A côté de la reine-mère, Olyâ Hazrat, *Amân-e afghân* mentionne, une année, sans plus de précision, une «délégation» des ouvrières des ateliers textiles<sup>45</sup>, ou, l'année suivante, les épouses du Premier ministre, de différents ministres et de hauts fonctionnaires, de l'Instruction publique en particulier, ainsi que des étrangères, épouses de diplomates ou d'experts au service du gouvernement afghan<sup>46</sup>. L'année suivante encore, aux cérémonies d'été de la commémoration de l'indépendance à Paghmân, un nouveau pas est franchi. Sur les photographies prises pendant la semaine de fêtes, particulièrement brillantes cette année-là, et publiées officiellement dans un album imprimé à Paris, on reconnaît, semble-t-il, bien que prise de dos, la reine Sorayâ à côté de deux autres «Dames Afghannes (*sic*) déposant des couronnes» au pied d'un monument. Élégamment vêtues à l'européenne, coiffées de chapeaux à la mode, les dames de la cour, visiblement, participent à la fête à visage découvert<sup>47</sup>.

Dans le domaine médical, les choses changent aussi. Les émirs, dans le passé, s'étaient préoccupés de santé, de leur propre santé d'abord, évidemment; des médecins étrangers étaient venus exercer en Afghanistan, deux hôpitaux, l'un civil, l'autre militaire, avaient été ouverts dans la capitale, des campagnes de vaccination avaient été organisées à l'occasion<sup>48</sup>. Mais, là encore, seuls les hommes et les enfants avaient bénéficié des soins de la médecine occidentale, la reine exceptionnellement aussi.

Comme l'école Masturât, le premier hôpital pour femmes (*shafâ-khâna-ye masturât*), ouvert en janvier 1924, fait partie des institutions nouvelles des premières années *amâniya*. A la tête de l'établissement se succèdent des dames proches du palais: Serâj ol-banât d'abord, soeur de l'émir, puis Okht os-serâj, tante paternelle d'Amânollâh, dont l'ancienne résidence abrite l'hôpital<sup>49</sup>, Sardâr Bêgom, enfin, une cousine<sup>50</sup>. Deux doctresses et deux sages-femmes allemandes et italiennes et un gynécologue italien, le docteur Regnoli, y exercent<sup>51</sup>, qu'on encourage à aller consulter plutôt que les nourrices (*dâya*) locales qualifiées

<sup>45</sup> *Amân-e afghân* IV/49-50, p. 10, du 18 mars 1924.

<sup>46</sup> *Ibid.* V/44, p. 3, du 8 mars 1925, et V/47, p. 3b, du 15 mars 1925, discours reproduits de la reine et de l'épouse [Tâjwar Soltân] du Premier ministre [Abd ol-Qoddu, *E'temâd od-dawla*].

<sup>47</sup> *Souvenir d'Afghanistan Kaboul Kandahar - Galalabad Laghmann - Paghman. Yâdgâr-e afghânestân kâbol jalâlâbâd - paghmân laghmân - qandahâr* (s. d.), Paris, planche non numérotée.

<sup>48</sup> J.A. Gray (1895), *At the Court of the Amir*, Londres; et Schinasi (1979), pp. 144-145.

<sup>49</sup> *Amân-e afghân* V/33, p. 3b, du 9 février 1925, rapport adressé à la direction de la Médecine par la directrice de l'hôpital, Okht os-serâj.

<sup>50</sup> *Ibid.* VIII/s. n., p. 2b, du 14 janvier 1928.

<sup>51</sup> *Ibid.* IV/38, pp. 6b-7a, du 26 janvier 1924, et IV/41, p. 5b, du 20 février 1924; F. Börnstein-Bosta (1925), *Mandana Baschi*, Berlin, pp. 85-86; et M. Schinasi (1987), «Italie - Afghanistan 1921-1941», *AION* 47, p. 145.

d'ignorantes<sup>52</sup>. Dans son discours d'inauguration, discours intégralement reproduit par *Amân-e afghân*, Serâj ol-banât, à la suite de la reine Sorayâ trois ans auparavant, dénonce publiquement le manque d'attention dont les femmes ont souffert jusque-là et elle salue la fondation d'établissements qui les font enfin sortir de chez elles: l'école Masturât et l'hôpital, des ateliers textiles aussi, employant des femmes, dont on sait qu'ils avaient été installés par Okht os-Serâj dans le grand jardin de sa propriété, Qal'a-ye Bâqer Khân<sup>53</sup>.

Il faut attendre les tout derniers temps du règne d'Amânollâh, en 1928, pour entendre à nouveau parler de propositions et d'initiatives concernant les jeunes filles et les femmes afghanes. Certaines viendront du palais, d'autres des femmes elles-mêmes. Le voyage que le roi et la reine ont fait à l'étranger pendant les six premiers mois de cette année-là a été déterminant. Largement inspiré par sa tournée des grandes capitales, Amânollâh est revenu avec une volonté renouvelée de changement, et un programme; il prépare un nouveau train de réformes, la reine se faisant l'avocate de celles qui intéressent les femmes<sup>54</sup>. Avec, notamment, la possibilité donnée à quelques jeunes filles d'accéder à des études supérieures, à l'étranger de surcroît, et le regroupement d'un nombre de dames proches de la reine autour d'un projet de libération de l'emprise essentiellement domestique, l'été 1928 fait date dans le mouvement en faveur de l'émancipation des femmes afghanes.

Dans les grandes écoles de Kabul, l'enseignement dispensé n'est plus exclusivement l'enseignement traditionnel. De même que le programme destiné aux garçons s'est modifié radicalement dans le sens de la modernité avec l'arrivée de professeurs étrangers, français et allemands, dans les nouvelles écoles Amâniya et Amâni, et avec l'introduction de langues étrangères et de nouvelles matières, de même une évolution remarquable, dans le même sens et toutes proportions gardées, a-t-elle eu lieu à l'école Masturât. Témoins de cette évolution, des photographies d'époque: celle prise par la même Américaine de passage pendant l'été 1928, montrant une partie de ballon jouée dans la cour de l'école par des jeunes filles «in the new volley-ball costume in use at the Queen's school for girls in Kabul»<sup>55</sup>; et d'autres qui ont gardé le visage de treize jeunes filles – sur quinze – qui partirent pour la Turquie le 9 mizân 1307 / 29 septembre 1928.

Parallèlement à l'instruction donnée sur place dans les écoles modernes de Kabul, Amânollâh avait souhaité pour quelques jeunes Afghans une formation à l'étranger et, à partir de l'automne 1921, des groupes de jeunes garçons se succédèrent en France et en Allemagne pour y acquérir d'abord le maniement de

<sup>52</sup> *Amân-e afghân* VII/10, p. 8b, du 4 juin 1925.

<sup>53</sup> *Ibid.* IV/41, p. 4b, du 20 février 1924; «Is Afghanistan closed ?» (1927), l'auteur, «A Danish Student», une étudiante danoise, et même «the first Dane to set foot on Afghan soil», p. 166, dit avoir visité «the new knitting factory» en compagnie d'Okht os-serâj, p. 170; et communication personnelle.

<sup>54</sup> Poullada (1973), pp. 70–72; et Nawid (1987), pp. 207–212.

<sup>55</sup> M. Mott-Smith (1929a), «In and about Kabul. Photographs.» *Asia*, p. 291.

la langue et des connaissances de base, ensuite un savoir spécialisé. De la même façon, Amânollâh avait songé à envoyer des jeunes filles à l'étranger; un premier projet – pour l'Italie – ayant fait long feu<sup>56</sup>, ce n'est que tardivement, quelques semaines seulement avant sa chute, qu'un second projet vit le jour. Vêtues d'un uniforme choisi par la reine, jupe et manteau bleu marine, chemisier blanc et chapeau, les jeunes filles, élèves de l'école Masturât, quittèrent Kabul en voiture sous la surveillance (*sarparasti*) d'un certain Mohammad Esmâ'il, en même temps qu'une centaine de jeunes gens qui allaient, eux aussi, faire des études en Turquie. L'événement fut solennellement marqué, la veille du départ, par une réception d'adieu dont le directeur français de l'école Amâniya, R. Boinet, note dans son journal qu'elle eut lieu dans les jardins du ministère des Affaires étrangères, au cours de la première des quatre séances consacrées par le roi Amânollâh au récit de son voyage et aux réformes à venir. Boinet raconte: «La 1<sup>e</sup> séance débute par les adieux royaux à une colonie d'enfants, garçons et filles, qui partent en Turquie pour se perfectionner. Les garçons se destinent à la carrière militaire, les jeunes filles à l'enseignement et la médecine. Il y a quelque chose d'émotionnant dans le geste du Roi embrassant les enfants qui quittent leur pays; l'assistance applaudit, puis un long cortège d'automobiles luxueuses, les autos de la Cour, emporte toute cette jeunesse, les garçons vêtus de blanc, les jeunes filles (moins nombreuses) vêtues de bleu foncé, voilées à l'Égyptienne»<sup>57</sup>.

Arrivé en train à Bombay, le groupe s'embarqua sur le *Qaysar-e hend* de la P & O à destination de Port Saïd; puis via Rhodes, il arriva à Istanbul où il fut accueilli par Gholâm Jêlâni, ambassadeur d'Afghanistan, et son épouse. Les jeunes filles furent dispersées dans les écoles de la ville, quatre d'entre elles, Hâjera, Rôh Afzâ, Zahrâ et Zaynab allant à l'internat de Kandili. L'identité de ces jeunes filles est bien connue; le souvenir ou le récit de leur voyage est longtemps resté vivant dans les mémoires et les histoires familiales<sup>58</sup>.

Entre temps, des dames de la cour se mobilisent et s'organisent. Leur premier engagement semble avoir été la constitution d'une Commission d'accueil (*hay'at-e esteqbâl*) de douze d'entre elles, chargée, d'abord de décorer le palais de la reine-mère, Qasr-e Olyâ, pour y accueillir la reine à son retour de voyage, puis d'accompagner celle-ci dans ses déplacements, aux cérémonies de la Fête de l'indépendance notamment, qui devaient avoir lieu peu après<sup>59</sup>. Par ailleurs, dans

<sup>56</sup> M. Schinasi (1992), «Italie – Afghanistan 1921–1941. III.», *AION* 52, p. 121.

<sup>57</sup> *Amân-e afghân* IX/38, pp. 1, 2 et 3, du 3 octobre 1928; et R. Boinet, Journal manuscrit non publié, 10 octobre 1928, passage reproduit dans R. Boinet (1929), «Une révolution racontée par un témoin», *Les Annales politiques et littéraires* 93, p. 159. Nous remercions vivement S. Caritey d'avoir si aimablement mis à notre disposition les documents laissés par son oncle.

<sup>58</sup> Conversation avec Zaynab, fille d'Abd ol-Hamid, Kabul, septembre 1977. Voir Annexe, photo n° 2; *Women in Afghanistan* (1977), p. 7, photo identique; et *The KES Collection of vintage photographs. Summary catalogue* (1979), prepared by Khalilullah Enayat Seraj, Nancy Hatch Dupree, New York, the Afghanistan Council, Occasional paper, 17, pp. 59–60, KES 906, photographie identique avec légende.

<sup>59</sup> *Amân-e afghân* IX/21, p. 2b, du 13 juin 1928.

la foule venue souhaiter la bienvenue aux souverains de retour, il y a des femmes groupées aux abords d'un des cinq arcs de triomphe dressés sur le trajet du cortège royal entre Deh Mazang et le palais<sup>60</sup>.

Un mois plus tard, dans son numéro daté du 5 août, *Anis* salue comme «une première dans l'histoire des femmes afghanes» et comme «la voie ouverte, dans ce pays, au renouveau (*tajaddod*) et à l'émancipation (*ta'âli*)», les deux réunions récemment tenues par «des dames de Kabul», où il fut «officiellement débattu» du destin (*moqaddarât*) des femmes d'Afghanistan, de leur avenir (*mostaqbal*) et de leurs droits (*hoquq*)<sup>61</sup>. La désignation, au cours de ces réunions, de déléguées (*wakila-hâ*) indique l'amorce d'un changement majeur: par l'intermédiaire de ces déléguées et comme le montre la distribution des places occupées, dans la salle de théâtre de Paghmân, par les participants et les participantes à la troisième Grande Assemblée du règne réunie fin août, il s'agissait pour les femmes afghanes de se trouver représentées pour la première fois à côté des hommes dans les hautes instances du pays<sup>62</sup>.

Ces déléguées sont connues, car *Anis* les présente<sup>63</sup>; mais elles le sont jusqu'à un certain point seulement, le journal les faisant connaître, selon l'usage, non pas par leur nom individuel mais comme «épouse» ou «mère» d'un tel ou d'une telle: le moindre hommage qui puisse leur être rendu est d'essayer de leur restituer un nom et une identité propres. Ainsi:

- 1) «Epouse d'Habibollâh Khân Târzi»  
Mohammadzay, fille de *nâyeb* Habibollâh, Shâhera, dite Shirin Jân, est une arrière-petite-fille du poète Gholâm Mohammad «Tarzi» qui a vécu en exil dans l'Empire ottoman. Née en Syrie, de mère syrienne, elle a grandi en Afghanistan et épousé un de ses cousins, un diplomate.
- 2) «Epouse du directeur de la Santé (*modir-e tebbiya*)» [Mohammad Kabir]  
Mohammadzay, fille de *nâyeb* Habibollâh, Sami'a, soeur aînée de Shâhera, est née en Syrie, de mère syrienne. Elle a épousé un demi-frère du roi Amânollâh.
- 3) «Epouse du vice-ministre du Commerce (*mo'in-e tejârat*)» [Mohammad Haydar]  
Mohammadzay, fille de Mohammad Yusof, homme de cour (*mosâheb*), Shâhzâda Bêgom, dite Bibi Gol, est née en Inde où sa famille avait été exilée. A grandi en Afghanistan et épousé son cousin, fils d'Abd ol-Qoddus, *E'temâd od-dawla*.

<sup>60</sup> *Anis*, numéro spécial offert avec II/14 et 15, des 28 juin et 5 juillet 1928, p. 12a.

<sup>61</sup> *Ibid.* II/19, p. 13, du 5 août 1928; et II/26, pp. 6–8, du 20 septembre 1928.

<sup>62</sup> *Ibid.* II/21, p. 2a, du 29 août 1928, parle d'«auditeurs et de représentantes des femmes (*wokalâ-ye tâyefa-ye neswân*)»; *Amân-e afghân*, numéro spécial, 3<sup>e</sup> *lôya jerga* 1, p. 1, du 2 septembre 1928, parle d'«auditeurs d'un côté, d'auditrices de l'autre»; et *Nawruz* II/4, p. 2a, du 8 septembre 1928, de «femmes d'un côté, d'hommes de l'autre», placés dans les loges.

<sup>63</sup> *Anis* II/19, p. 13b, du 5 août 1928.

- 4) «Epouse de Gol Mohammad Khân»  
 Mohammadzay, fille de Mohammad Rahim, Hazrat Bêgom, dite Shâh Kôkô, a vécu en Inde où sa famille avait été exilée. Son mari est un arrière-petit-fils de Zekriyâ. En 1928, leur fils, Fayz Mohammad, est ministre de l'Instruction publique.
- 5) «Epouse d'Ahmad Ali Khân»  
 Mohammadzay, fille de Mohammad Musâ, Mahbub, dite Mâhgo, est une petite-fille de l'émir Mohammad Ya'qub. Née en Inde, elle a fait des études en Grande-Bretagne. Son mari, fils de Mohammad Solaymân, qu'elle a épousé en Inde, est aide de camp du roi Amânollâh.
- 6) «Epouse de *sardâr* Mohammad Rafiq Khân»  
 Mohammadzay, fille d'Abd ol-Rahmân, Homayrâ, dite Kôkô Jân, est une petite-fille de Soltân Ahmad-e Sarkâr par son père et de Soltân Mohammad-e Telâ'i par sa mère. Mariée en Inde où les deux familles avaient été exilées, elle est veuve de Mohammad Rafiq mort en 1927.
- 7) «Epouse de l'aide de camp (*yâwar*) [du roi Amânollâh]» [Mahmud-e yâwar]  
 Mohammadzay par sa mère, une demi-soeur de Mahmud Tarzi, Alekôzay par son père, Fakhri est une petite-fille du poète Gholâm Mohammad «Tarzi». Elle est née et a vécu en Syrie.
- 8) «Epouse de *sardâr* Aminollâh Khân»  
 Mohammadzay par son père, Sekandar, Turkmène par sa mère, Shâhnâz est une petite-fille de Soltân Ahmad-e Sarkâr. Elle a vécu en Iran avant son mariage à Kabul avec un fils de l'émir Abd ol-Rahmân, Aminollâh, *sardâr-e modâfe*'.
- 9) «Epouse du lieutenant (*bolukmesher*) Abdollâh Khân»  
 ?
- 10) «Epouse du capitaine (*tôlaymesher*) Mohammad Hosayn Khân»  
 ?
- 11) «Mère de Sardâr Bibi»  
 Originaire du Shoghnân, Bôbô Gol est une concubine d'Aminollâh, *sardâr-e modâfe*', et donc co-épouse de Shâhnâz (8).
- 12) «Epouse de Mohammad Yunos Khân, ingénieur adjoint (*mo'in-e sarmohendes*) de Dâr ol-amân»  
 Mohammadzay, Habiba, dite Bôbô Gol, est une fille d'Abd ol-Qoddus, *E'temâd od-dawla*.

Sans doute ces mêmes dames sont-elles à l'origine du Comité pour la protection des femmes (*anjoman-e hemâyat-e neswân*), formé sur proposition de

la Grande Assemblée, dont *Anis* se fait indirectement l'écho<sup>64</sup> et dont on parle cet été-là. A Paghmân, l'Américain J. Fleming a justement remarqué « a group of young women – eight or ten of them – in western gowns and with stockings of various tints », trois d'entre elles même dévoilées, qu'il dit appartenir à un « Committee of Twenty-two », présidé par une jeune soeur du roi<sup>65</sup>. Comité éphémère et sans programme défini connu, son nom est néanmoins resté dans les mémoires, lié à celui de Kobrâ, sa présidente.

Sous le nom d'une autre soeur du roi, enfin, une nouvelle école, l'école Raziya, est annoncée comme devant être inaugurée. L'annonce du journal indique qu'il s'agira d'un établissement où seront enseignés à des femmes adultes les arts ménagers et culinaires, la puériculture et les travaux d'aiguille, que la durée prévue du cours sera de six mois à raison de quatre heures par jour, soit le matin soit l'après-midi au choix, moyennant une contribution de deux à cinq roupies par mois, et que les professeurs seront recrutées parmi les étrangères de Kabul, allemandes ou turques, ayant une connaissance de la langue persane<sup>66</sup>.

On sait peu de choses des premières Afghanes qui apparaissent dans la vie publique, mais le peu qu'on sait est éclairant. Dans la liste ci-dessus, par exemple, on voit le clan Mohammadzay et encore une fois la famille Tarzi pour trois d'entre elles, fournir le plus grand nombre des déléguées; on voit aussi que, comme la reine et ses soeurs, la plupart de ces dames sont porteuses d'une autre culture dans la mesure où, conséquence de l'exil imposé à leurs parents ou grands-parents dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elles sont nées et ont vécu plus ou moins longtemps hors d'Afghanistan; en Inde, en Syrie ou en Iran, elles ont parlé et entendu parler d'autres langues que le persan et le pashtô, elles ont connu d'autres modes de vie. Leurs familles ont apporté en Afghanistan d'autres manières de voir. Lettrées, à la différence de la grande masse de la population féminine afghane, elles sont à même de penser aux moyens de faire sortir celle-ci de son univers domestique, et d'agir éventuellement.

Cette projection sur la scène, à la fin du règne *amâniya*, de femmes afghanes ayant vécu ailleurs appelle un autre constat, un constat du même ordre, qui concerne l'Afghanistan des premières années *serâjiya*, au tournant du siècle. A la faveur de l'amnistie proclamée par l'émir Habibollâh au début de son règne, des familles entières – la famille de Mahmud Tarzi déjà nommée étant un exemple parmi d'autres – étaient revenues en Afghanistan après une vie d'exil dans l'Inde anglaise, dans l'Empire ottoman ou en Iran. Habibollâh s'était entouré d'un nombre d'hommes jeunes et moins jeunes choisis dans ces familles et en avait nommé d'autres à des postes honorables. Dans leur vie quotidienne, à la cour et dans le cadre élargi de leur activité, ces hommes montraient des habitudes et des modes de pensée acquis à l'étranger où, selon leur âge, ils avaient reçu une

<sup>64</sup> *Ibid.* II/27, pp. 8b et 10b, du 29 septembre 1928. Le Comité a son siège dans un petit bâtiment, construit par Amânollâh, situé sur la rive droite de la rivière de Kabul dans Bâgh-e omumi.

<sup>65</sup> Fleming (1929), pp. 286 et 412; et Mott-Smith (1929b), p. 16.

<sup>66</sup> *Anis* II/26, pp. 8b–9, du 20 septembre 1928; et Mott-Smith (1929b), *ibid.*

## ANNEXE

Photo n° 1



Vingt-quatre élèves de l'école Masturât, 1923. Demi-sœurs, nièces, cousines et fille de l'émir Amâ-nollâh, toutes, sauf Zaynab (7), sont des petites-filles ou arrière-petites-filles de l'émir Abd or-Rahmân. Les dates de naissance sont approximatives. *Photo: Coll. S.Q. Reshtia.*

1er rang, assises par terre, de g. à dr.:

- |   |   |             |
|---|---|-------------|
| 1 | Zaynab, fille d'Enâyatollâh, <i>mo'in os-saltana</i>    | née en 1912 |
| 2 | Sârâ, fille de Gholâm Ali                               | 1912        |
| 3 | Nur Jân, fille de Mohammad Omar, <i>sardâr-e sanâye</i> |             |
| 4 | Mastura, fille d'Enâyatollâh, <i>mo'in os-saltana</i>   | 1913        |
| 5 | Farokh, fille de l'émir Habibollâh                      | 1911        |
| 6 | Aziza, fille d'Aminollâh, <i>sardâr-e modâfe'</i>       |             |

2e rang, assises, de g. à dr.:

- |    |   |      |
|----|---|------|
| 7  | Zaynab, fille d'Abd ol-Hamid, arrière-petite-fille de l'émir Shêr Ali | 1910 |
| 8  | Râbe'a 2, fille de l'émir Habibollâh                                  | 1908 |
| 9  | Hamida, fille de Nasrollâh, <i>nâyeb os-saltana</i>                   |      |
| 10 | Kobrâ, fille de l'émir Habibollâh                                     | 1906 |
| 11 | Hanifa, fille de l'émir Habibollâh                                    | 1909 |
| 12 | A'asha, fille de Nasrollâh, <i>nâyeb os-saltana</i>                   |      |
| 13 | Habiba, fille de l'émir Habibollâh                                    | 1908 |
| 14 | Gawhar, fille de l'émir Habibollâh                                    |      |

3e rang, debout, de g. à dr.:

15	<b>Fâtema</b> , fille de l'émir Habibollâh	1914
16	<b>Rahima</b> , fille de l'émir Habibollâh	1914
17	<b>Sharifa</b> , fille de l'émir Habibollâh	1915
18	<b>Khadija</b> , fille de l'émir Habibollâh	1915
19	<b>Karima</b> , fille de l'émir Habibollâh	1914
20	<b>Kâmela</b> , fille de l'émir Habibollâh	1914
21	<b>Golsom</b> , fille de l'émir Habibollâh	
22	<b>Âmena</b> , fille de l'émir Amânollâh	1916
23	<b>Hanifa</b> , fille d'Aminollâh, <i>sardâr-e sanâye'</i>	
24	<b>Homayrâ</b> , fille d'Enâyatollâh, <i>mo'in os-saltana</i>	1915

Photo n° 2



Treize des quinze jeunes filles parties pour la Turquie le 9 mizân 1307/29 septembre 1928.

Photo: Coll. Khalilullah Enayat KES 906/A-275.

Assises, de g. à dr.:

- 1 **Sâleha**, fille de Nasrollâh, *nâyeb os-saltana*
- 2 **Zaynab**, fille d'Abd ol-Hamid, arrière-petite-fille de l'émir Shêr Ali
- 3 **Khadija**, fille de Mohammad Hâshem, ministre des Finances
- 4 **Rôh Afzâ**, fille d'Azizollâh «Qatil», petite-fille de Nasrollâh, *nâyeb os-saltana*
- 5 **Zahrâ**, fille de Din Mohammad
- 6 **Hâjera**, fille d'Abd ol-Aziz, ministre de l'Intérieur
- 7 **Zaynab**, fille de *mirzâ* Fayz Mohammad

Debout, de dr à g.:

- 8 **Zahrâ**, fille de Mohammad Bashir
- 9 **Maryam**, fille de *mollâ* Dâ'ud
- 10 **Gawhar**, fille de Gholâm Ali, petite-fille de l'émir Abd or-Rahmân
- 11 **Sardârô**
- 12 **Zahrâ**, fille de Mohammad Sa'id
- 13 **Halima**, fille d'Abd ol-Ali, petite-fille de l'émir Mohammad Y'aqub.

éducation et une instruction plus ou moins complète; ils parlaient des langues étrangères, d'autres langues que le persan et le pashtô.

L'impact de cet apport extérieur sur la vie sociale et politique afghane devra être étudié. Car la rencontre de l'historien avec les premières Afghanes ayant des activités publiques amène à poser cette question: dans quelle mesure l'Afghanistan moderne de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle a-t-il été construit avec l'aide d'hommes et de femmes qui avaient eu ou dont les familles avaient eu l'expérience d'un autre monde?

Dans la construction de cet Afghanistan, l'émancipation des femmes, on l'a vu, prit son élan au début des années vingt; mais cet élan devait retomber soudainement. La mise en oeuvre du vaste programme de réformes dont il faisait partie ne s'était pas faite sans mal. Elle avait subi un coup d'arrêt pendant l'été 1924, la fermeture de l'école Masturât étant le signe le plus visible de l'opposition des religieux conservateurs à tout changement dans la condition des femmes. La révolte apaisée, l'école, rouverte, et l'hôpital continuèrent à fonctionner, accueillant, discrètement, toujours plus d'élèves et de patientes<sup>67</sup>.

La seconde interruption, pendant la longue absence de Kabul du roi et de la reine en 1928, eut des conséquences autrement coûteuses. Le nouveau train de réformes envisagé par Amânollâh à son retour est décrit comme «la deuxième phase (*marhala* ou *dawra-ye dowwom*)» de la marche de l'Afghanistan sur la voie du progrès<sup>68</sup>; son contenu fut exposé d'abord au cours de la Grande Assemblée réunie fin août à cet effet, puis de nouveau un mois plus tard, point par point, au cours de quatre journées consécutives d'explications supplémentaires.

Les propositions avancées, relatives au mariage et à l'éducation mixte dans les petites classes, notamment, et l'annonce de l'abolition du voile accompagnée du geste spectaculaire de la reine se dévoilant devant l'assemblée furent très mal accueillies. Meneurs de l'opposition aux réformes et de la résistance à l'influence occidentale de plus en plus visible dans la capitale, les *olamâ* protestèrent énergiquement. Leurs protestations visaient particulièrement les changements dans la condition de la femme, l'éducation et le dévoilement.

*Anis*, journal d'opinion, ouvrit ses colonnes au sujet. Il dit que la décennie *amâniya* s'honorait d'avoir proclamé la liberté des femmes<sup>69</sup>; il dit la nécessité pour les Afghanes de s'instruire et d'agir ensemble, les invitant ouvertement à rejeter le port du voile<sup>70</sup>, avant de conclure un article sur «les droits de la femme dans l'islam» par une autre invitation, à ne pas écouter «les ennemis du progrès» cette fois<sup>71</sup>. Mais la détermination du roi et le soutien déclaré de quelques-uns à

<sup>67</sup> *Amân-e afghân* V/33, p. 3b, du 9 février 1925, rapport de fonctionnement de l'hôpital, signé Okht os-Serâj.

<sup>68</sup> *Ibid.* IX/30, p. 1, du 11 août 1928; et *Anis* II/27, p. 1-3, du 29 septembre 1928.

<sup>69</sup> *Anis* II/28, p. 4a, du 6 octobre 1928.

<sup>70</sup> *Ibid.* II/29, pp. 1-3b, du 13 octobre 1928, article signé Borhân od-din Koshkaki.

<sup>71</sup> *Ibid.* II/32, pp. 3b-5, du 6 novembre 1928, et II/33, du 13 novembre 1928, articles signés Borhân od-din Koshkaki.

la cause du progrès et du changement, et à la cause des femmes, comme le montre cet article, n'étaient pas de taille à résister à l'opposition conservatrice.

La chute d'Amânollâh, sous la pression d'un front uni de la population poussée par le clergé de Kabul, mit fin à un effort sans précédent de modernisation du pays, où tout ce qui avait été fait pour les femmes, et par les femmes pour une bonne part, ne constituait pas le moindre bouleversement. De ce point de vue—là, d'ailleurs, «l'Afghanistan nouveau» des années 1919–1929 tient sa place dans le monde musulman de l'époque.

Artisans du mouvement d'émancipation des femmes, le roi et la reine, Mahmud Tarzi et Asmâ Rasmiya quittèrent l'Afghanistan avec leurs familles pour l'exil. Dès l'arrivée du nouveau maître de Kabul, Habibollâh, un bandit tâjik, toutes les écoles, de filles comme de garçons, furent fermées; les dames qui avaient partagé les activités et les projets de la reine Sorayâ se retirèrent chez elles. Les efforts et l'échec d'Amânollâh ont néanmoins durablement marqué les esprits en Afghanistan l'idée était semée qu'éventuellement, les femmes afghanes pouvaient être instruites et participer, dévoilées, à la vie publique.